

La veste grise

Christiane Desrosiers

Numéro 147, novembre 2015

Vérité et mensonge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, C. (2015). La veste grise. *Moebius*, (147), 89–94.

CHRISTIANE DESROSIERS

La veste grise

— Ça va Marie?

J'avais menti à Max et répondu «oui». J'avais franchi les derniers kilomètres qui me séparaient de sa maison en conduisant dans un état second. Une vague nausée m'avait envahie et je n'avais plus eu qu'un désir: retrouver la présence rassurante de Max. Avais-je été lâche ou n'avais-je vu que des fantômes nés de mon esprit fatigué? En entrant dans sa maison, je m'étais précipitée sous la douche sans plus de façon et j'avais changé de vêtements. Nous étions maintenant assis à la table de la salle à manger et il avait poussé une tasse de café devant moi.

— T'as un drôle d'air... Ça s'est bien passé?

— Je suis seulement fatiguée... La vérité c'est que... En fait... J'ai eu un peu peur...

— T'aurais dû me laisser aller te chercher!

— T'as pas à t'inquiéter... C'est juste qu'on m'a offert un lit et... Lorsque je ne dors pas dans mon lit...

— Tu dors si mal que ça quand tu viens chez moi?

— Non! Ici, c'est pas pareil..., avais-je vivement protesté.

Max n'avait plus insisté. Nous nous étions mis à la réécriture de cette pièce de théâtre qui devait être jouée l'automne suivant. Mais je n'arrivais pas à me concentrer. J'avais demandé à Max de remettre notre travail au lendemain matin et j'étais allée me promener dans le chemin de terre qui contourne sa maison de campagne. J'avais besoin de mettre de l'ordre dans mes idées.

La veille, j'étais partie de Montréal bien après la tombée de la nuit. J'ai toujours préféré l'obscurité pour rouler. Ma voiture devient une bulle sur laquelle la végétation, les

gens, les véhicules, les bâtiments que je croise glissent sans m'atteindre. Je m'étais arrêtée quelques heures plus tard à Labelle pour grignoter un sandwich, boire un café et faire le plein d'essence. J'avais pris ensuite une petite route de campagne pour éviter une zone de travaux sur la route principale. Je m'étais engagée sur le chemin Kiamika d'où je pouvais joindre la montée des Chevreuils qui mène à la maison de Max située plus au nord et je pensais franchir les soixante kilomètres qui m'en séparaient encore avant minuit. Si le début de mon voyage s'était déroulé sans incident, il n'en avait pas été de même pour la suite. Alors que, naviguant dans le noir sur une route déserte entre des sapins centenaires et des feuillus dépouillés, je cherchais en vain la jonction avec la montée des Chevreuils, le moteur de ma voiture s'était mis à hoqueter de façon inquiétante puis s'était arrêté pour de bon. Fini la bulle.

Si je ne voulais pas moisir toute la nuit sur place, il me fallait bien sortir et chercher du secours. Une brume inquiétante avait commencé à flotter sur le sol et à se faufiler entre les grands arbres qui penchaient leurs doigts pointus vers moi. Après avoir marché une distance qui m'avait semblé des kilomètres, je fus heureuse de voir apparaître, au tournant de la route, une lumière droit devant moi. Je courus presque jusqu'à la maison éclairée – si on pouvait appeler maison l'espèce de remise délabrée qui se trouvait là. Je voulus croire que c'était une chance et, sans me poser de questions, j'avais frappé à la porte. Un homme d'une soixantaine d'années aux cheveux rares et ébouriffés, qui portait un vieux jeans usé et une camisole trouée, m'avait ouvert. Je lui avais demandé où je pouvais trouver un garage dans les environs, pendant que mes yeux étaient fixés sur les restes de crème à barbe qui maculaient son menton.

— Dans les environs! Y'a rien que cinq ou six maisons! Ici, c'est moi qui dépanne les voisins!

Après avoir écouté le récit de mon infortune, il avait accepté de m'accompagner et, quelques secondes plus tard, nous montions dans sa camionnette qui semblait sur le point de rendre l'âme. En chemin, il avait à peine eu le temps de m'expliquer que j'avais manqué la montée des Chevreuils, que nous avons déjà parcouru le kilomètre

qui nous séparait de ma voiture abandonnée sur le bord de la route. Il en avait ouvert le capot et, après un examen prolongé des entrailles de ma voiture et un diagnostic aussi compliqué qu'incompréhensible, avait déclaré qu'il fallait la remorquer jusque chez lui et qu'il pourrait la réparer.

— Je préférerais appeler un garage... Il faut que je sois chez un ami ce soir.

— Ma p'tite madame, avait-il dit en grattant son crâne de ses gros doigts noueux, ou ben on appelle un *towing* et, comme j'connais Gauvin, y viendra pas avant demain dans la journée on sait pas quand, ou ben j'vous change la pièce à soir pis vous pourrez r'partir de bonne heure demain matin... J'en ai pour que'ques heures...

— Mais il est tard...

— J'ai jamais été un dormeux..., avait-il dit en essuyant du revers de la main les restes de mousse à raser sur son menton.

Son véhicule déglingué avait tiré le mien jusqu'à sa mesure. Il était entré dans une espèce de garage qui la jouxtait et en était ressorti avec une pièce de métal.

— J'peux vous la changer. Celle-là est usagée, mais a va vous faire faire encore un bon bout d'chemin...

J'avais acquiescé avant d'appeler Max pour l'avertir de mon retard. Il avait proposé de venir me chercher, mais j'avais insisté pour qu'il ne bouge pas de chez lui à cause de sa jambe cassée et l'avais assuré que je maîtrisais très bien la situation. En fait, je ne maîtrisais rien du tout...

Mon mécanicien et moi avions convenu du prix de la réparation et il avait insisté pour me conduire chez son voisin qui, m'avait-il dit, pourrait me loger jusqu'au matin, sa maison à lui étant trop encombrée pour que j'y passe la nuit. Je me serais bien contentée de rester assise dans son garage mais, avant que j'aie pu protester, il m'avait tirée par le bras et j'avais à peine eu le temps d'agripper mon sac de voyage resté sur la banquette. En jetant un regard en arrière, j'avais vu ma voiture être avalée par le brouillard. Tout en suivant le faible faisceau de sa lampe de poche, nous avions avancé prudemment sur le sol humide et glissant où traînaient des cadavres de feuilles et d'où montait une vague odeur de pourriture.

Les contours d'une vieille maison de ferme blanche et verte toute en longueur étaient apparus. Une grande femme brune, vêtue d'une robe de chambre d'un blanc douteux, nous avait ouvert la porte. Avec son regard vide et ses traits tirés elle avait l'air d'une apparition dans ce hall lugubre. Elle avait écouté les explications données par son voisin sans paraître surprise. Elle était ensuite allée chercher un homme, que j'identifiai comme son mari et lui et mon mécanicien de fortune avaient tenu, dans un salon mal éclairé, un conciliabule dont je n'avais saisi que des bribes. Les deux hommes s'étaient mutuellement tapés dans le dos et j'avais eu l'impression d'avoir été le témoin impuissant d'une transaction louche. Mon mécanicien improvisé m'avait dit que tout était arrangé, qu'il viendrait me chercher tôt le lendemain matin. Mon hôte m'avait souri d'une manière qui m'avait déplu et m'avait souhaité une bonne nuit. Sans plus de questions, la femme m'avait demandé de ne pas faire de bruit parce que ses enfants dormaient et je l'avais suivie dans un escalier étroit dont les marches craquaient. Elle m'avait désigné la salle de bain et la porte d'une chambre située au milieu du palier avant de me dire bonne nuit elle aussi. J'étais entrée dans mon gîte de fortune en poussant la porte grinçante que la femme avait aussitôt refermée sur moi. Comment avais-je pu me laisser entraîner là ?

La pièce était petite, sentait le renfermé et la faible lumière d'une minuscule lampe de chevet projetait des ombres fantastiques sur les murs. J'avais déposé mon sac de voyage et n'avais pas osé soulever le couvre-lit et m'étendre entre les draps. Étaient-ils propres ? Qui sait qui avait pu dormir sur ce matelas ; quels miasmes de corps mal lavés, de mauvaise haleine, de crasse, de sueur s'y cachaient ; quels relents de cauchemars s'y trouvaient encore ? J'avais fait le tour de la chambre et j'avais tiré le rideau qui masquait la fenêtre. Il y avait toujours ce brouillard qui enlaçait de ses doigts gluants des sapins gigantesques et des feuillus dénudés. J'avais tenté de me reconforter en me répétant que ce n'étaient que de braves gens prêts à rendre service à une âme en peine. Mais j'avais malgré tout poussé la commode devant la porte de la chambre. Trop fatiguée, je m'étais couchée toute habillée sur le couvre-lit.

J'avais mis du temps avant de glisser dans un sommeil agité dont j'étais sortie en sursaut lorsqu'une porte avait grincé. Des craquements provenaient de la chambre à côté. Puis, j'avais à nouveau sombré dans une lourde torpeur. Les heurts répétés contre le mur d'un lit qui gémissait et de faibles plaintes m'avaient à nouveau réveillée. Je m'étais dit que mes hôtes auraient pu choisir un autre moment pour se livrer à ces activités intimes. Mais qu'avais-je à dire? Je n'étais pas sous mon toit. Le silence revenu, j'avais passé le reste de la nuit dans une léthargie épuisante où j'entendais des portes s'ouvrir et se refermer. Je m'étais réveillée en sursaut quand un faible rayon de lumière était entré dans la chambre sous les rideaux trop courts. Je m'étais levée aussitôt, heureuse de pouvoir enfin m'en aller et souhaitant que mon mécanicien improvisé ne m'ait pas menti et en ait fini avec la réparation de ma voiture. J'avais ouvert les rideaux. Les grands arbres étaient débarrassés de leur enveloppe de brouillard et ne me paraissaient plus aussi effrayants. Entre leurs branches, je devinais des champs qui s'étendaient plus loin. J'avais remis la commode à sa place et m'étais arrêtée quelques minutes dans la salle de bain. En me dirigeant vers l'escalier, je n'avais pu m'empêcher de jeter un rapide coup d'œil dans la chambre voisine dont la porte était entrouverte. Le lit en désordre était encadré par deux petites commodes. Au pied de ce lit, gisait une veste de femme en laine grise qui semblait avoir été passablement malmenée. Au même moment, la voix de mon hôte m'avait fait sursauter.

Du pied de l'escalier, il m'avait demandé si j'avais bien dormi. Me sentant comme une enfant prise en faute, j'avais rapidement descendu les marches. Dans la lumière du petit matin, le hall m'avait semblé moins lugubre. Mon hôte m'avait guidé vers l'arrière de la maison d'où provenaient des bruits d'ustensiles et une odeur de café. Nous étions entrés dans une grande cuisine bien éclairée où la femme à la robe de chambre d'un blanc douteux était en train de cuire une omelette. Elle m'avait désigné de la main la table où étaient déjà assis deux fillettes et un jeune garçon en pyjama et m'avait offert de partager leur petit-déjeuner. Je m'étais assise devant les œufs et les rôties que mon hôtesse avait mis devant moi et les avais

dévorés avec plus d'appétit que je ne l'aurais cru. L'homme avait fait les frais de la conversation, me parlant de sa petite famille heureuse; débitant les banalités d'usage qu'on raconte lorsqu'on est avec des étrangers; ponctuant ses affirmations de sourires mielleux. Je n'avais répondu que par monosyllabes en examinant les enfants qui étaient assis en face de moi. Le petit garçon devait avoir cinq ans; la plus jeune des fillettes sept ou huit ans; la plus âgée, dix ou onze ans. Ils mangeaient en silence, me regardant de leurs grands yeux au regard aussi vide que celui de la femme qui, toujours debout près du poêle, tournait sa cuillère de bois dans un chaudron d'où sortait une odeur de viande.

La porte de la cuisine s'était ouverte d'un coup sec et mon mécanicien improvisé était entré sans cérémonie. Ayant à peine salué mes hôtes, il m'avait annoncé que ma voiture était réparée. J'avais bu en hâte ma dernière gorgée de café et j'avais sorti de mon sac quelques billets pour dédommager mes amphitryons de fortune. L'homme s'était empressé de refuser, arguant qu'on pouvait bien rendre un service sans en attendre forcément de l'argent. Mais j'avais insisté et fini par mettre les billets dans les mains des enfants qui m'avaient regardé d'un air surpris. J'avais remercié mes bons Samaritains, ramassé mes effets personnels et j'étais aussitôt retournée vers ma voiture. Le vieil homme n'avait pas menti; elle fonctionnait. J'avais réglé mes dernières affaires avec lui, l'avais remercié, puis, j'avais enfin démarré.

Bien à l'abri dans ma bulle, bercée par le ronronnement rassurant du moteur, je m'étais moquée de moi et de mes peurs irraisonnées. Le soleil brillait à nouveau et j'en étais quitte pour quelques dollars de moins et une mauvaise nuit. J'avais repris la route et un sentiment de liberté s'était emparé de moi. Au moment où j'étais passée devant la maison de mes hôtes improvisés, j'avais revu les deux fillettes. Elles se tenaient par la main et me regardaient partir de leurs immenses yeux vides. La plus âgée des deux portait une robe à fleurs roses toute tachée. Pardessus cette robe, pendait sur son corps frêle une veste grise et amochée beaucoup trop grande pour elle. Celle que j'avais vue un peu plus tôt, gisant par terre, dans la chambre à la porte entrouverte.